TOPOGRAPHIE

N° 162.

MÉDICALE

DES MARAIS ORIENTAUX

DU DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 6 juillet 1819, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR JEAN-AUGUSTIN GAUDINEAU, né à Chaillé-les-Marais, Département de la Vendée.

Ille terrarum mihi, præter omnes,
Angulus ridet. . . . . .
HOR., l. 2, od. 4.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1819.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Président.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMÆ MATRI,

Venerationis amorisque;

FRATRIBUS, SORORIBUSQUE DILECTISSIMIS.

Amicitiæ pignus

DICO ET VOVEO.

J. A. GAUDINEAU.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Dès la plus haute antiquité les médecins, les philosophes, et les législateurs ont reconnu la puissante modification que l'homme éprouve sans cesse de la part de tout ce qui l'environne et frappe vivement ses sens. Ce sont ces observations plus ou moins justes sur la sensibilité et la susceptibilité de l'homme qui ont servi de base et de fondement à tous les systèmes sur la religion, le gouvernement, l'éducation, le traitement des maladies, l'hygiène publique, et la perfectibilité de l'espèce humaine. Mais la plupart de ceux qui ont établi des religions, ou donné des lois, ont fait trop peu d'attention à l'influence lente et invariable du climat sur ses habitans. Cependant cette action est si constante et si forte, que, malgré les règles les plus saines de l'hygiène, il est impossible à l'homme de s'y soustraire entièrement. Aussi observe-t-on que le même peuple, en changeant de climat, perd souvent son caractère, son énergie, et jusqu'aux traits distinctifs de sa physionomie primitive; ce que l'on doit attribuer, du moins en grande partie, à l'influence du nouveau pays qu'il vient habiter.

S'il fallait des preuves de cette vérité incontestable, l'histoire des peuples nous en fournirait des exemples nombreux et irrécusables, soit chez les anciens, soit chez les modernes. Ainsi les Grecs d'Europe étaient grands, forts, braves et généreux; ceux qui furent transportés en Asie devinrent mous, lâches et efféminés.

Ces Tartares errans, turbulens, demi-sauvages et guerriers, qui ont tant de fois ravagé les belles et fertiles provinces de la Chine, et s'y sont établis à différentes époques, ont été tellement modifiés par les lois, et surtout par la beauté, la douceur et la fertilité de ce char-

mant pays, que, plongés maintenant dans la mollesse et l'esclavage, leur caractère bas, rusé, indolent et ennemi du travail, est le plus éloigné possible de l'esprit inquiet, remuant et courageux de leurs ancêtres.

Lors de la destruction de l'empire romain, cette foule de barbares accourant au bruit de sa chute pour en partager les ruines, ces barbares, presque sans lois, sans discipline, cruels et féroces par habitude et par nécessité, ne perdaient-ils point la rudesse et l'âpreté de leur caractère en se fixant dans les riantes plaines de l'Italie et du midi de l'Europe?

Et sans remonter à des temps si éloignés, qui pourrait, en voyant la vie molle, nonchalante et apathique des colons de l'intérieur des terres du cap de Bonne-Espérance, reconnaître ces Hollandais si laborieux et si industrieux en Europe?

Cette influence du climat sur l'homme est principalement marquée par la coloration particulière des divers individus, selon les diverses régions du globe qu'ils habitent. Ici la couleur de la peau est d'un blanc fade, couvertes d'éphélides, et les cheveux blonds ou roux; là les cheveux sont châtains ou noirs, et la peau d'une blancheur plus agréable, et sans rousseurs; plus loin la couleur est brune, les cheveux gros, noirs et épais; enfin, sous la ligne on rencontre une race d'hommes dont la peau noire, les cheveux crépus et laineux, les pommettes saillantes, la mâchoire allongée, le nez écrasé et le peu de développement des facultés intellectuelles, ont long-temps servi de prétexte aux âmes avides qui croyaient par là légitimer un commerce infâme que proscrivent également l'honneur, la justice et l'humanité.

Une couleur basanée, cuivreuse, distingue les indigènes du nouvel hémisphère.

Quoique la couleur de la surface extérieure du corps soit un des traits les plus frappans et les moins équivoques de cette influence active du climat sur l'espèce humaine, elle peut se faire remarquer aussi dans le caractère, les formes et la stature: par exemple, la taille

rabougrie et les mœurs demi-sauvages des Lapons ne sont-elles pas l'effet du climat glacé qu'ils occupent ?

Il serait facile, si c'était ici le lieu, de prouver que la plupart des anciens législateurs et prophètes, pour avoir ignoré cette action lente mais continuelle du climat, se sont étrangement trompés lorsqu'ils ont voulu établir des lois générales, parce que ces lois, bonnes pour le pays qu'ils habitaient, étaient impraticables dans d'autres parties du globe, qu'ils avaient mal observées ou qui leur étaient inconnues. Ainsi tel législateur recommande une forme d'habillement qui, par sa légèreté, ne peut convenir aux habitans des froides contrées du nord. Tel prophète défend de se nourrir de la chair des animaux; mais les peuples des régions polaires pourraient-ils s'accommoder du régime végétal, et pourraient-ils se soustraire à l'influence destructive d'un froid rigoureux et continuel, s'ils ne compensaient par une nourriture abondante, stimulante et très-animalisée, la perte de chaleur qu'ils éprouvent journellement ? Aussi plusieurs de ces peuples boivent beaucoup de liqueurs fortes, se nourrissent de viandes, et de poissons fumés, salés, à demi pourris par la fermentation septique. La nature commande, et l'homme est forcé d'obéir.

La sensibilité, vive dans le midi, va toujours en décroissant lorsqu'on s'avance vers le nord : c'est ce qui a fait dire au président *Montesquieu*, en parlant des peuples septentrionaux, que ce n'est qu'en les écorchant qu'on les chatouille.

Les principales modifications que l'homme éprouve de l'influence du sol tiennent particulièrement aux pays de montagnes, de plaines et de marais, à la température froide, chaude, sèche, humide, variable ou constamment la même. Enfin, en quelque lieu qu'il ait reçu le jour, partout l'homme porte empreintes sur sa physionomie et dans son caractère les traces profondes et indélébiles de l'influence du pays qui l'a vu naître ?

Cette vérité, rendue évidente par *Hippocrate*, développée par *Buffon*, *Montesquieu*, *Cabanis*, et M. *Volney*, ne peut laisser de doute dans l'esprit de celui qui a médité les ouvrages de ces hommes

célèbres; ainsi que les traités d'hygiène par *Tourtelle*, *Mahon*, MM. *Barbier*, *Fodéré*; les articles donnés par M. *Hallé* dans l'Encyclopédie méthodique et les savantes leçons de M. le baron *Des Genettes*.

J'ai cru devoir donner un aperçu général et succinct de l'influence du climat sur le physique et le moral de l'homme, parce que les marais que j'entreprends de décrire vont offrir une nouvelle preuve de cette importante vérité.

TOPOGRAPHIE

MÉDICALE

DES MARAIS ORIENTAUX

DU DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE.

Ces marais, situés au sud-ouest du département de la Vendée, dont ils font partie, se trouvent à 110 lieues sud-ouest de Paris, à peu près au 46e degré 25 minutes de latitude, au 16e deg. 30 min. de longitude, méridien de l'Ile-de-Fer; 3 deg. 30 min., méridien occidental de Paris : ils sont bornés au sud par l'Océan, au nord par la plaine qui s'étend de Fontenay-le-Comte à Luçon; à l'ouest, par le Lay; à l'est, par la Sèvre-Niortaise et la Vendée.

Le sol de ces marais, mis à nu par la retraite lente et successive des eaux de l'Océan, n'était d'abord qu'un limon fangeux, que l'eau de la mer recouvrait encore de temps en temps dans les hautes marées ou syzygies. Les rivières de la Sèvre-Niortaise, de la Vendée, du Lay, en étendant leur cours, versèrent leurs eaux sur la plage que la mer abandonnait. Peu à peu le dépôt qu'elles charriaient devint assez considérable pour élever le sol, sur lequel des plantes aquatiques ne tardèrent pas à prendre naissance. La végétation dut être vigoureuse sur une terre toujours humide et continuellement en-

graissée par la décomposition des matières végétales et animales que les eaux de la mer et des rivières y déposaient journellement. Aux premières plantes en succédèrent bientôt d'autres qui furent remplacées par de nouvelles. Enfin, après une longue suite de générations, les plantes de toutes espèces se multiplièrent de plus en plus, et de leurs débris accumulés résulta une première couche de terre végétale qui servit encore à augmenter la fertilité. Ainsi la glaise compacte et stérile que dans des siècles reculés la mer abandonna sur nos rivages, se trouve actuellement un pays riche et couvert des plus belles moissons.

Des coquillages semblables à ceux des côtes voisines, que l'on rencontre dans le sein de la terre ou à sa surface, prouvent incontestablement le séjour récent de la mer sur nos marais.

« C'est particulièrement dans la commune de Saint-Michel-en-L'herm que la mer a laissé un témoin irrécusable du séjour qu'elle a fait sur cette partie de notre territoire. A six cents mètres de la côte actuelle elle a déposé trois bancs de coquilles d'huîtres, presque contigus, qui ont ensemble environ sept cent vingt mètres de longueur sur trois cents mètres de largeur à la base, et depuis dix jusqu'à quinze mètres de hauteur. Cette masse est étonnante; cependant elle est bien plus considérable qu'elle le paraît, car elle s'enfonce en terre à une profondeur que l'on n'a pas encore sondée. » (M. *Cavoleau*, Description de la Vendée.)

Ces marais se divisent naturellement en deux parties : dans l'une on range les marais desséchés, et dans l'autre, ceux non desséchés que l'on nomme *marais mouillés*. Je ne m'occuperai point de ces derniers.

Il paraît que les premiers essais de dessèchement des marais remontent jusqu'au commencement du treizième siècle. Je crois inutile pour mon sujet de donner une histoire détaillée des travaux entrepris à différentes époques pour l'écoulement des eaux; je me bornerai à dire que maintenant les digues nombreuses qui entourent nos

marais desséchés les préservent de l'inondation des eaux de la mer, qui ne manquerait pas de les couvrir dans les hautes marées, puisque, « par des nivellemens récens, on s'est assuré que le sol est à peu « près au même niveau que les marées moyennes, et plus bas d'un « mètre et demi ou deux mètres que le niveau des syzygies. » (*Loc. cit.*) Elles les préservent aussi des eaux débordées de la Sèvre-Niortaise, de la Vendée, du Lay, ainsi que des eaux de pluie qui s'y rendraient de la plaine, dont le terrain est plus élevé. De nombreux canaux, coupés en différens sens, reçoivent les eaux que leur apportent une infinité de fossés, servent à les faire écouler et à les conduire à la mer au moyen de portes que l'on ouvre et que l'on ferme alternativement. Il a fallu de grands efforts, des sommes immenses et un travail opiniâtre, pour arracher à un élément destructeur ce petit coin de terre vaseuse; rendre fertile et habitable un sol que la fureur des eaux menace chaque jour de la destruction. Pour se prémunir contre les dangers sans cesse renaissans des grandes marées et des débordemens des rivières précitées, les divers sociétés des propriétaires de ces marais, dans leurs assemblées annuelles, élisent des directeurs chargés de l'inspection des digues et canaux, et de pourvoir aux réparations utiles. Chaque directeur a sous ses ordres des maîtres de digues salariés, dont les fonctions sont de visiter souvent les levées et les canaux, d'instruire les directeurs de tout ce qui peut intéresser la sûreté des propriétés, tels que les obstacles au libre écoulement des eaux, les dégradations survenues aux digues ou canaux, et les réparations qui paraissent nécessaires : c'est surtout à l'époque des grandes eaux, des grandes marées, lorsque les vents impétueux poussent avec force les flots contre les chaussées (faibles barrières que la main des hommes opposa à la fureur des élémens), que le zèle actif d'un maître de digues peut rendre les services les plus importans à la société.

Malgré les canaux et la quantité innombrable de fossés qui coupent ces marais et servent à leur dessèchement, les eaux ne laissent pas, tous les hivers, d'en couvrir les lieux les moins élevés; et pour peu

que l'année soit pluvieuse, les blés se trouvent noyés, et l'espoir du cultivateur détruit.

Le sol est une terre argileuse, dont la composition chimique est, une très-grande quantité d'alumine, très-peu de silice et de carbonate de chaux. Cette terre livre difficilement passage à l'eau, et forme l'hiver une vase mollasse : l'été, au contraire, elle se fendille et se durcit tellement par l'action de la chaleur, qu'il devient souvent impossible de la cultiver.

« La charrue dont on se sert est d'une telle pesanteur, qu'un homme vigoureux a de la peine à la tourner ; elle n'a point d'avant-train, et les roues sont suppléées par une pièce de bois, au bas de laquelle est attachée une espèce de sabot qui traîne sur la terre, et que l'on nomme *le pied*. Cette pièce de bois, que l'on nomme *la jambe*, est engagée dans une mortaise à l'extrémité antérieure de *l'âge* ou *perche*, et elle s'élève ou s'abaisse, selon qu'on veut engager le soc dans la terre plus ou moins profondément. L'extrémité antérieure du soc est large et tranchante. » (*Loc. cit.*) L'attelage est de huit ou dix bœufs.

Les marais desséchés sont divisés en fermes, vulgairement appelées *cabanes*. Les maisons sont bâties en pierre, couvertes en tuiles, n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée, et consistent dans un fournil, une laiterie, un grenier pour serrer le blé, une ou deux chambres larges, humides, point carrelées ni planchéiées, qui n'ont d'autres ouvertures que deux portes, encombrées de trois, quatre, et quelquefois cinq grands lits ; servant à la fois de cuisine, de réfectoire et de chambres à coucher pour le cabanier, sa nombreuse famille et tous ses domestiques. Il y a encore une bergerie et une grange longue et étroite, où l'on entasse soixante pièces de bêtes à cornes de tous les âges, que l'on nourrit avec du mauvais fourrage qui reste toujours en barges, exposé aux vents et à la pluie. L'étendue des fermes varie depuis cinquante jusqu'à six cents et même huit cents hectares. Elles se subdivisent en carrés enclos de fossés de huit à neuf pieds de large, et quatre de profondeur. Plus de la moitié de la

terre est consacrée à nourrir les bestiaux ; le reste est partagé en deux parties ; on en laisse une en jachère, et l'autre est ensemencée, presque en totalité, en froment. On ne cultive d'orge que pour la consommation de la cabane. Quelques fermiers sèment de l'avoine. Un quart des jachères sert à la culture de la fève de marais. On met du lin le long des fossés.

La terre des marais desséchés est très-fertile ; tout ce que l'on y cultive pousse avec beaucoup de force et de vigueur ; mais souvent elle ne peut être ensemencée ; de grandes pluies ou de grandes sécheresses lui sont également nuisibles ; en outre, les vents du sud, vulgairement appelés *vents de mer, vents salés,* qui soufflent vers le mois de mars, font souvent de grands ravages et détruisent les plus belles moissons. Enfin les fermiers épargnent les bras, ne donnent à la terre qu'un labour au mois de mai, un hersage au mois d'août, et un nouveau labour au moment des semailles. Des mottes très-grosses, dures, compactes, couvrent la semence et l'empêchent de percer. Il est peu de fermiers qui les fassent écraser ; cependant ils reconnaissent bien les avantages de cette pratique, mais ils redoutent les dépenses. L'agriculture est susceptible de grandes améliorations : on devrait employer les jachères à la culture de la vesce et du trèfle.

Dans nos marais on ne fume point la terre ; on ne lui donne jamais d'engrais ; sa fertilité finira par s'épuiser, si on n'abandonne cette mauvaise habitude que la nécessité semble autoriser ; car on emploie le fumier comme combustible.

Ces lieux sont absolument dénués de bois, et l'on n'y trouve ni tourbe ni houille. La nécessité, mère de l'industrie, a forcé les habitans à chercher une ressource dans le fumier que produit la grande quantité de bestiaux qu'ils élèvent. Voici en quoi consiste cette singulière industrie : on humecte le fumier, on le réduit en une sorte de pâte molle, dont on fait des gâteaux larges, ronds et plats, d'un ou deux pouces d'épaisseur, et on les fait sécher au soleil. Ce sont ces espèces de gâteaux, appelés *bouzes* dans le pays,

qui servent de combustible. On en prépare au printemps pour toute l'année. Les bouzes bien sèches développent beaucoup de chaleur mais répandent une fumée noire, épaisse, dont l'odeur suffocante et ammoniacale est très-nuisible à la respiration, et insupportable pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. La suie paraît contenir assez d'hydrochlorate d'ammoniaque pour être exploitée avantageusement.

On trouve des roseaux dans quelques fossés, et dans tous une grande quantité de joncs, d'iris, de massètes, de nénuphars blancs et jaunes, de ménianthes, et autres plantes aquatiques.

Les prairies fournissent beaucoup d'herbe grande, mais aqueuse, et d'une saveur aigre. Des habitans du Bocage (autre partie du département de la Vendée) viennent faucher nos prairies. Ces malheureux, que l'appât du gain attire chez nous, ressentent bientôt la funeste influence des miasmes marécageux, et contractent des fièvres intermittentes rebelles, dont ils n'obtiennent la guérison qu'en retournant dans leurs foyers.

On nourrit dans nos marais desséchés une grande quantité de bestiaux, particulièrement de bêtes à cornes, qui sont une des principales richesses du pays. Les bœufs y sont très-grands, mais efflanqués et peu vigoureux; les moutons forts, gros, et assez estimés. Les chevaux ont beaucoup d'étoffe, mais peu d'élégance dans les formes.

Dans les communes de Saint-Michel-en-L'herm et de Champagné, on fabrique du muriate de soude (sel de cuisine), que l'on obtient par l'évaporation des eaux de la mer introduites dans des bassins ou réservoirs.

La température des marais est froide en hiver, chaude en été, et toujours humide. Dans la saison estivale la chaleur est souvent extrême au milieu de la journée, tandis que les matinées et les soirées y sont très-fraîches; ce qui s'explique facilement, quand on fait attention qu'aucun obstacle n'empêche le soleil de darder ses rayons

sur une terre qui les réfléchit avec force. Cette chaleur excessive et étouffante dure de dix heures du matin jusqu'à quatre du soir. Depuis huit heures du soir jusqu'à huit du matin l'atmosphère doit être nécessairement beaucoup refroidie par les vapeurs épaisses qui s'élèvent de cette multitude de canaux et de fossés; évaporation favorisée par la grande surface que l'eau stagnante présente à l'air ambiant, et par le peu de profondeur des fossés. Enfin ce n'est qu'au milieu des beaux jours d'été que le soleil dissipe entièrement la brume épaisse qui, pendant son absence, couvre nos marais d'un voile humide, sombre et pernicieux.

Les étés sont ordinairement secs, et les hivers pluvieux.

La grêle, la neige, les orages y sont rares.

On trouve dans nos marais desséchés les bourgs de Saint-Michel-en-L'herm, Gruës, Triaize, Champagné, Puyravaut, Sainte-Radégonde, Chaillé, et quelques villages; ils sont assez peuplés : on y voit peu de vieillards. Quoique ces bourgs soient situés dans les lieux les plus élevés, ils n'en sont pas moins exposés aux effluves marécageux, et par conséquent malsains pour la classe des journaliers qui les habitent.

Les hommes ont la taille élevée, un teint brun jaunâtre, les paupières œdémateuses, le regard languissant, les membres inférieurs faibles et engorgés, le ventre volumineux, la démarche lente, pénible et peu assurée; ils sont d'un tempérament lymphatique, avec une prédominance maladive des organes abdominaux. Leur caractère est en général froid, tranquille, apathique; toute leur physionomie porte l'empreinte d'une sombre tristesse. Des rides nombreuses sillonnent leur figure à un âge où la fraîcheur et la force devraient seules s'y faire remarquer. On peut dire que la vie est pour eux une longue maladie à laquelle une vieillesse précoce vient bientôt mettre un terme. Une défiance ombrageuse est un des traits les plus saillans de leur caractère; craignant toujours d'être trompés, ils ont cependant assez de bonne foi et de justice

envers les autres. L'intérêt seul est le mobile de leurs actions et de leurs mouvemens. Si l'on ajoute qu'ils ont peu de sensibilité, une indifférence blâmable sur leur état, sur leurs maux, et sur les moyens d'assainir leur pays, beaucoup de disposition à l'ivrognerie, on ne se formera encore qu'un tableau imparfait de la constitution physique et morale des habitans des marais desséchés. L'influence de l'humidité et des miasmes putrides n'est-elle pas ici évidente et indubitable?

Le tempérament lymphatique est aussi celui des femmes; néanmoins la menstruation y est facile et précoce, mais peu abondante. Les jeunes filles aiment passionnément la danse.

Il n'est pas nécessaire de dire que les enfans participent de la constitution de leurs parens; mais je dois ajouter que, nés au milieu des causes d'insalubrité, ils en ressentent de bonne heure la funeste influence; ils passent les premières années de leur vie dans un état souffrant, valétudinaire, et la mort en enlève un grand nombre.

Les mœurs sont pures, et les personnes des deux sexes se marient fort jeunes.

Un usage singulier est qu'ici les femmes vivent presque séquestrées de la société des hommes.

Un autre usage plus dangereux a rapport à l'habitude qu'ont toutes les femmes en couches de boire, immédiatement après la délivrance, pour se conforter, du vin chaud sucré dans lequel on a mis une rôtie, de se lever trop promptement, et d'aller à une messe de relevailles avant d'être entièrement rétablies. C'est aux pasteurs éclairés à modérer un zèle qui compromet souvent l'existence de ces malheureuses mères de famille.

L'habillement des habitans se compose d'une culotte ou d'un pantalon de drap, fixé sur les reins par une espèce de ceinture qui a l'avantage de soutenir les viscères abdominaux, sans

gêner les épaules par des bretelles. Le gilet et la veste, aussi de drap, sont amples, longs, larges, et favorables aux mouvemens.

La nourriture habituelle de nos journaliers est malsaine et grossière. Un pain d'orge, noir, moitié cuit, du lard salé, du beurre, des sardines salées, des choux, des poireaux, des haricots, de la soupe trois fois par jour, quand ils peuvent en avoir, du caillé dans la saison des chaleurs, voilà leurs alimens.

La table des riches est au contraire bien garnie. Dans nos marais comme partout, les gens aisés se procurent les agrémens et les commodités de la vie.

Les cultivateurs font leur boisson ordinaire de l'eau des fossés. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin, elle est moins mauvaise que pendant l'été et l'automne, parce qu'alors elle se trouve en petite quantité sur la vase, qu'elle recouvre à peine; réchauffée par les rayons du soleil, bourbeuse, remplie de molécules animales et végétales en putréfaction, elle répand une odeur infecte qui soulève le cœur.

Si, pendant toute la semaine, le journalier ne boit que de l'eau, les dimanches il n'épargne pas le vin, et en prend souvent jusqu'à s'enivrer.

Les eaux bourbeuses de nos marais nourrissent dans leur sein une multitude innombrable de carpes, de brochets, d'anguilles, de gardons et de tanches. La sécheresse de l'été en fait périr une partie, ce qui augmente la corruption de la petite quantité d'eau qui reste dans les fossés. Malgré cela, les malheureux journaliers ne craignent pas de pêcher ceux de ces poissons que la mort a épargnés, et de se gorger d'un aliment aussi malsain.

Les causes énumérées ne sont pas les seules qui tendent à produire la putréfaction de l'eau; on doit y joindre les oies, les canards, les grenouilles, et plusieurs autres animaux, tant sauvages que domestiques.

On ne doit pas oublier non plus le rouissage du lin, que l'on a encore l'imprudence de mettre trop près des habitations.

Une grande cause d'insalubrité pour des fermes se trouve dans la mauvaise habitude de déposer les fumiers tout proche des maisons.

Près de la grange de chaque cabane il y a un abreuvoir très-utile l'hiver pour faire boire les bestiaux; l'été, l'eau croupissante de cette espèce de réservoir est souvent un véritable cloaque de putréfaction, et un voisinage dangereux et malfaisant pour les habitans de la ferme.

C'est pendant l'automne que l'on travaille au curage des fossés et des canaux. Rien de plus affligeant pour l'homme sensible que de voir de malheureux journaliers plongés dans la vase, brûlés par le soleil, échauffés par le travail, entourés de vapeurs putrides qui s'introduisent dans tous les pores de leur peau, enveloppés de miasmes délétères qui s'accroissent en raison directe de l'étendue du curage et de la violence de la chaleur. L'air infect que respirent ces êtres infortunés porte à chaque instant des germes de mort dans les foyers de la vie.

Pendant l'été les cousins sont quelquefois si nombreux autour et dans les habitations, qu'ils obstruent l'air, empêchent de dormir par leurs piqûres et leur bourdonnement. On s'en débarrasse momentanément par une fumée épaisse, produite par la combustion de quelques plantes odorantes. Cela s'appelle faire *la chussée :* deux ou trois jours après ils reparaissent.

J'ai déjà dit que des habitans du Bocage venaient faucher nos prairies; ils nous aident aussi à faire la récolte des blés et du chaume; nos marais ne sont pas assez peuplés pour se passer du secours des voisins.

Maladies.

Le scorbut, les ulcères atoniques des jambes, les scrophules, les hydropisies, le carreau chez les enfans, les engorgemens du foie, de la rate et des viscères abdominaux, les affections catarrhales, sont des maladies que l'on peut regarder comme endémiques dans ces marais. On rencontre aussi beaucoup de douleurs rhumatismales, de fièvres intermittentes, tierces et quartes, qui commencent pendant l'automne et persistent jusqu'au printemps, et quelquefois plusieurs années. Les fièvres méningo-gastriques (ou bilieuses), adéno-méningées (ou pituiteuses), adynamiques (ou putrides), ataxiques (ou malignes), y sont aussi très-fréquentes; les méningo-gastriques pendant l'été et le commencement de l'automne, les adéno-méningées pendant cette dernière saison, qui est aussi celle où l'on voit les fièvres adynamiques et ataxiques. Les hernies ne sont pas rares; il en est de même de la diarrhée et de la dysenterie, qui paraissent quelquefois épidémiquement. Les varices épargnent peu d'individus, et beaucoup de femmes sont affectées de leucorrhées. Les convulsions et les fièvres vermineuses sévissent sur les enfans. Tout me porte à croire que le cancer de l'utérus doit être fréquent. Le squirrhe de l'estomac est commun, ainsi que celui des mamelles. Le squirrhe de ces derniers organes, après être demeuré long-temps stationnaire, se change en véritable cancer, s'ulcère, et conduit les femmes au tombeau; par la négligence qu'elles mettent à consulter les gens de l'art, ou plutôt, par une pudeur condamnable, elles ne se déterminent à faire voir aux médecins le siége du mal que lorsque, par son ancienneté, il a jeté de si profondes racines, qu'il serait imprudent d'en tenter l'extirpation. La diathèse cancéreuse se déclare, et la seule ressource est alors dans les anodins.

J'ignore si la pustule maligne s'y observe : mais la maladie char-

bonneuse fait souvent de grands ravages parmi les bestiaux, et l'année dernière il y en avait une épizootie.

Les étrangers qui viennent dans nos marais, soit pour y fixer leur demeure habituelle, soit momentanément pour la récolte du foin, du blé et du chaume, contractent très-facilement des fièvres intermittentes de longue durée, et les autres maladies qui reconnaissent pour cause l'influence pernicieuse des miasmes marécageux.

Traitement.

Le traitement des maladies que je viens d'énumérer ne peut être exposé en détail dans cette dissertation : je me bornerai donc à dire que les médicamens appropriés à chaque affection particulière doivent être employés, en ayant toujours égard à la constitution individuelle, aux complications et à l'influence délétère des exhalaisons putrides : j'ajouterai que la chronicité qui se rencontre si fréquemment dans les maladies des habitans de nos marais permettrait souvent un changement d'air qui certes serait d'une grande utilité dans une foule de circonstances : mais malheureusement, le peu de fortune où les occupations des infirmes leur interdisent cette ressource salutaire. La dangereuse humidité de l'air sera corrigée, autant que possible, par un bon feu en hiver, par l'insolation dans les beaux jours d'été. On doit conseiller les gilets de flanelle sur la peau. Dans les fièvres adynamiques et ataxiques les fumigations guytonniennes me paraissent devoir être recommandées pour détruire la malignité des miasmes marécageux répandus dans l'atmosphère.

Prophylaxie.

Certaines règles de l'hygiène devraient, pour le bien de la société, être connues du pauvre comme du riche. Ces principes hygiéniques

journellement violés par mépris, par ignorance ou par nécessité, sont cependant la source de la plupart des maux qui affligent l'homme civilisé.

Cette connaissance éclairerait le malheureux habitant des marais sur les dangers de l'ivrognerie, et de manger gloutonnement les mauvais poissons qu'il prend l'été au milieu de la vase. Les pauvres journaliers devraient faire les plus grands efforts pour se procurer une bonne boisson; ou si, par l'impérieuse loi de la nécessité, ils sont forcés de se servir de l'eau stagnante et empoisonnée des fossés, ils devraient chercher à en corriger le goût, l'odeur et l'action délétère au moyen des acides, du vinaigre, ou par l'infusion de quelques plantes toniques indigènes; ou bien encore ils devraient prendre le soin de la filtrer à travers du sable et du charbon. Il faudrait leur apprendre qu'un pain mal levé, moitié cuit, est non-seulement nuisible à la santé, mais encore peu économique : il faudrait leur dire qu'il serait très-avantageux pour eux de reprendre leurs habits lorsque le soir l'humidité et la fraîcheur commencent à se faire sentir.

Le rouissage du lin devrait être plus éloigné des maisons; et les cabaniers ne pourraient-ils pas avoir la précaution de faire transporter les fumiers à une plus grande distance de leurs fermes, autour desquelles il conviendrait peut-être de planter quelques arbres?

J'ai rapporté plus haut que, vers le mois de mars, les vents du sud détruisent quelquefois les plus belles espérances du cultivateur. Les blés jaunissent, perdent leur verdure; et l'on dit alors qu'ils sont brûlés. Il serait possible de les préserver sinon tout-à-fait, du moins en partie, de ce fléau destructeur, en opposant un obstacle à la furie des vents de mer. Des arbres forts et feuillus, plantés aux environs du rivage, pourraient peut-être remplir ce but.

Un pays marécageaux manquant des objets de première néces-

sité, continuellement enveloppé d'une atmosphère brumeuse et délétère, dévorant ses habitans qu'une mer orageuse peut tout-à-coup engloutir dans les flôts, un tel pays serait bientôt désert et abandonné, si la fertilité inépuisable de son sol n'y attachait l'homme qui y prend naissance, et n'y fixait les étrangers que la fortune et l'espérance y conduisent.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constitutæ sunt. *Sect.* 3, *aph.* 2.

II.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent : et ætates quædam ad tempora, et regiones, et victus. *Ibid.*, *aph.* 3.

III.

Autumnus tabidis malus. *Ibid.*, *aph.* 10.

IV.

Ex anni verò constitutionibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales. *Ibid.*, *aph.* 15.

V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.

VI.

In ætatibus autem talia eveniunt. Parvis quidem et recens natis pueris aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Ibid.*, *aph.* 24.